

**LA "SAGESSE PRATIQUE" DES PREMIERS
MERCANTILISTES ANGLAIS :
L'ANALYSE DU CHANGE ET DU COMMERCE EXTERIEUR
AU DEBUT DU XVII^e SIECLE**

Ludovic Desmedt

C.E.M.F.-L.A.T.E.C. (UMR 5601 C.N.R.S.)

Université de Bourgogne

En Angleterre, au début du XVII^e siècle, une crise monétaire et commerciale sévère mobilise les esprits. Divers remèdes sont proposés. Selon Gerard de Malynes, la monnaie est avant tout la mesure des valeurs, et les manipulations financières pervertissent l'instrument monétaire. Le retour à une législation dure s'impose. Voyant là une ingérence dans les affaires marchandes, Edward Misselden lui oppose un outil statistique permettant d'évaluer les situations au cas par cas, de manière à apprécier les situations selon les partenaires commerciaux. Pour Thomas Mun, enfin, chaque mouvement, de biens ou de fonds, obéit nécessairement à l'équilibrage de la balance du commerce et ne saurait être indépendant. Le change ne varie qu'en fonction des résultats dégagés dans les relations commerciales entre pays. Le but suivi ici est de resituer dans le contexte monétaire et financier de l'époque l'apport de ces trois auteurs, et de voir s'ils font preuve de la «sagesse pratique» que Keynes attribue aux mercantilistes.

In seventeenth century England, a severe depression (both monetary and commercial) took place. Some remedies were proposed. For Gerard de Malynes, money was mainly the measure of value and financial manipulations disorganized trade. For him, society must return to a tough legislation. Edward Misselden, who denied such an interference in trading operations, suggested that a statistical approach was appropriate to evaluate every case. Thomas Mun, on his part, argued that every movement of goods or capital was part of the balance of trade. So they couldn't be taken independently and exchange fluctuations were related to foreign trade. I shall try to locate those analyses in the financial and monetary context of those days and determine if they are in accordance with the "practical wisdom" Keynes attributed to mercantilists.

Mots-clés : mercantilisme, monnaie, change, histoire de la pensée économique.

Keywords : mercantilism, currency, foreign exchange, history of economic thought.

INTRODUCTION

Avant de clore la Théorie Générale, Keynes propose au lecteur une note visant à réhabiliter la pensée mercantiliste (Keynes, 1936, pp.329-365). Selon lui, la recherche d'un excédent de la balance commerciale se justifie parfaitement dans une économie où des autorités soucieuses de favoriser l'investissement domestique ne peuvent agir directement sur le taux d'intérêt. Ainsi, «il se peut que les méthodes des pionniers de la pensée économique des XVI^e et XVII^e siècles aient abouti à certains fragments de sagesse pratique que les abstractions si peu réalistes de Ricardo ont fait négliger d'abord et oublier ensuite» (ibid. p.336). En replaçant l'apport des premiers écrits mercantilistes dans leur contexte -celui de la profonde crise économique qui bouleverse l'Angleterre de Jacques I^{er}- on peut tenter d'évaluer les objectifs précis de leurs auteurs.

A partir de 1620, de multiples commissions parlementaires ainsi que des délégations de marchands tentent d'appréhender et d'expliquer les causes qui conduisent à l'anémie du royaume. Le concept de balance commerciale -«véritable fétiche du "système marchand"» (Pandolfi, 1996, p.200)- et la doctrine qui lui est attachée apparaissent à ce moment. A travers la série d'enquêtes et de débats parlementaires déclenchées par la situation du pays, deux types d'arguments s'affrontent. Un premier courant, traditionnel, s'appuie sur les raisonnements moraux développés par les docteurs scolastiques et se préoccupe essentiellement des monnaies. Une seconde conception qui s'affirme à cette occasion est développée par les membres de grandes compagnies commerciales. Le rôle tenu par les différents auteurs n'est pas neutre. Les documents marquants s'insèrent en effet souvent de manière stratégique dans la lutte des élites «pour prendre le contrôle des institutions gouvernementales intermédiaires distributrices d'avantages» (Root, 1994, p.3). Mais, au-delà des aspects partisans, les textes dispensent des informations et des analyses permettant de juger de l'état des savoirs à une époque charnière.

Trois principaux auteurs se distinguent au cours de la controverse : Malynes, Misselden et Mun. Ils occupent d'importantes responsabilités et influent sur la politique du Conseil Privé du roi -même si leurs points de vue divergent. Au travers de ces trois noms se dessine une carte des opinions concernant les questions de la monnaie, du change et du crédit dans l'Angleterre de l'époque. Avant d'appréhender leurs conceptions, il convient de présenter de manière descriptive la situation telle qu'elle se présente alors.

I LA GRANDE CRISE¹

L'économie anglaise du début XVII^e siècle s'organise autour de deux pôles dominants : une ville, Londres, un produit d'exportation, la laine. Du point de vue monétaire, par contre, la situation est moins tranchée.

1. 1. Le commerce entre Londres et Amsterdam

L'Angleterre commerce principalement avec les Provinces-Unies. Le drap anglais y est teint et apprêté, vendu sur les marchés ou réexporté vers les contrées de la Baltique. La dépendance anglaise par rapport à son principal partenaire est donc importante.

La crise de 1620 débute par un rétrécissement de la demande étrangère en tissus anglais. Outre les répercussions que peut avoir le début de la guerre de trente ans (1618) sur les échanges avec le Continent, une politique économique insuffisamment préparée est certainement à l'origine de cette crise. En effet, William Cockayne, membre important de la *Eastland Company*, cherche à déloger les *Merchant Adventurers* de leur position dominante dans le commerce du drap. Il présente un projet visant à interdire l'exportation d'étoffes non-apprêtées et non-teintées. Le but est donc d'exporter un produit fini là où il n'était que semi-fini. Un effet secondaire serait d'entamer la puissance de l'industrie de transformation hollandaise. Mis en œuvre en 1614, ce plan ne recueille pas les fruits escomptés : les teinturiers britanniques ne sont guère performants, et, surtout, les hollandais refusent désormais d'acheter le drap anglais. L'importance de la production de drap dans l'économie anglaise amène alors des dysfonctionnements dans l'ensemble de la chaîne : les marchands, drapiers, tisserands, fileurs et même éleveurs de moutons sont touchés. Un important chômage se développe et accroît la pauvreté. «Le peuple commence à voler, et beaucoup meurent de faim ; toutes les branches d'industrie sont en décadence» (lettre des magistrats du Gloucestershire, citée par Shaw, 1896, p.108). La mise en œuvre du projet Cockayne est donc un échec total.

Tant que le commerce et l'industrie lainière fonctionnent, les problèmes monétaires sont estompés. Ils resurgissent avec force lors de la crise de 1620.

¹ L'expression est de Hinton, 1955, p.281.

1.2. Les monnaies

La monnaie en circulation en Angleterre à l'époque est constituée d'espèces d'argent et d'or, auxquelles s'adosse une gamme très limitée d'instruments de crédit négociables. L'utilisation du métal-argent est nettement supérieure à celle de l'or (d'après Malynes, on rencontre 500 pièces d'argent pour seulement une d'or). Les prix sont libellés en monnaies de compte (livre, shillings, pences) auxquelles sont reliées les espèces, ou "monnaies réelles" (sovereigns, angels...). La seule politique monétaire volontariste mise en œuvre par les souverains de l'époque consiste à modifier les rapports entre monnaies de compte et monnaies réelles. Deux méthodes sont utilisées : le rehaussement (*enhancement*) consiste à augmenter la valeur des espèces par rapport aux monnaies de compte sans faire varier leurs caractéristiques physiques. L'avilissement (*debasement*) consiste à introduire plus d'alliages dans la composition des espèces. Dans les deux cas, une quantité de métal similaire permet de faire circuler des moyens de paiements en plus grand nombre. Entre pays, les cours de change sont cotés en monnaies de compte et basés sur la teneur en métaux précieux des monnaies, le pair étant déterminé en regard de ces teneurs.

L'établissement du rapport relatif des monnaies d'or et d'argent est un sujet constant de débat au sein du pouvoir anglais. Les ratios sont institués officiellement par la Monnaie de la Tour. Après les avoir fait varier au détriment de l'or dans les toutes premières années du siècle, en 1611, le rapport argent/or devient défavorable pour les monnaies en argent (13 : 1), relativement à ceux en vigueur dans la plupart des Etats européens. Dans ces pays, le ratio est de 12 pour 1, c'est-à-dire une livre d'argent contre une once d'or. Cette situation entraîne l'exportation de l'argent vers les contrées où des tarifages plus avantageux sont pratiqués (Pologne, Pays-Bas). A partir de 1611, la Monnaie de la Tour ne reçoit pratiquement plus d'argent à frapper, les espèces se dégradent². La situation monétaire du royaume est préoccupante : en 1621, les débats devant les Communes font état d'une anémie générale, dont le principal symptôme se manifeste par la rareté des espèces. «L'état de l'Angleterre est un état de dépérissement. Les nerfs sont à vifs, la monnaie est partie» (Commons Debates, 1621, II, 412, cité par Supple, 1959, p.175). Même si l'attention portée alors au volume de numéraire en circulation confine parfois à la «névrose» ou à «l'hystérie», on constate pourtant qu'elle ne ressort pas seulement de l'imaginaire collectif, puisque la Tour ne frappera aucune monnaie-argent entre avril 1619 et mars 1620. En 1621, le roi convoque un nouveau

² «From 1611 to 1630 the Mint was almost completely inactive so far as silver was concerned, and the actual coins circulating grew worse and worse», Feavearyear, 1932, p.82.

Parlement et une commission est chargée de rédiger un rapport sur les causes de l'affaiblissement du commerce.

Les deux symptômes étant identifiés, c'est leur hypothétique causalité qui va être l'enjeu des discussions. L'origine des ennuis commerciaux se trouve-t-elle dans le domaine monétaire, ou bien sont-ce ces ennuis qui provoquent le manque de monnaie ? Les trois auteurs présentés ici prennent une part active dans les débats. Ils permettent au premier d'entre eux de réitérer un point de vue déjà largement affirmé.

II LES MYSTERES DU CHANGE³

Des pamphlets imprimés, une demi-douzaine de traités ayant circulé sous forme manuscrite, des pétitions et mémoranda auprès du *Privy Council* (Conseil Privé du Roi, qui définit largement la politique du souverain) : l'œuvre de Malynes atteste de son importance dans les décisions politiques prises au début du règne des Stuart. Il a une solide expérience dans le domaine de la finance (ce qui le mène d'ailleurs aux geôles de la Fleet, réservées aux mauvais payeurs). Impliqué dans tous les débats monétaires, ses connaissances lui permettent de rédiger un manuel destiné aux marchands. Cette *Lex mercatoria*, rééditée cinq fois entre 1622 et 1686 devint un outil de référence dans les maisons de négoce. L'ensemble de l'œuvre de Malynes est consacré à l'étude du change entre monnaies. Avant de voir quelles sont ses propositions en matière de politique économique, il convient de saisir l'importance qu'a selon lui le change.

2.1. L'usure et les changes

Dans ses pamphlets qui lient arguments moraux, approche juridique et éléments économiques, une place primordiale est accordée à la monnaie. Sans monnaie, le commerce déperit. Le pouls du royaume est rythmé par «les Marteaux de l'Hôtel des Monnaies». Malynes assimile régulièrement les formes monétaires aux fonctions vitales. Les métaux précieux sont le corps et le sang du roi, la monnaie permet au monarque d'entrer en contact avec ses sujets, le change, enfin, est «le mystère divin qui les

³ Malynes, dans l'introduction de *The Maintenance of free trade*, critique Misselden pour avoir négligé dans son pamphlet (Misselden, 1622) le «mystère du change». Et, de fait, pour certains, l'«époque mercantiliste est le théâtre d'une expropriation générale des connaissances et des pratiques productives. Le pouvoir du capital, et avec ce dernier le pouvoir de l'Etat, tentent de s'approprier des *Mystères*, c'est-à-dire un très vaste monde de connaissances exclusives et souvent secrètes», Pandolfi, 1996, p.85.

relie»(Malynes, 1623, p.139). Le change se trouve selon lui à l'articulation entre le commerce des biens, les échanges de monnaies, mais également l'organisation du crédit. L'on trouve, disséminée entre ses premiers et derniers écrits, la perception d'un lien entre quantité de monnaie et prix des biens («pleantie of Money maketh generally all things deere, and scarcitie of Money maketh generally things goode cheape», Malynes, 1622b, p.178). Dans un de ses premiers pamphlets, qui expose *les vues d'un anglais sur les deux paradoxes de Malestroit*⁴, il reprend à son compte la thèse de Bodin qui attribue à l'afflux d'argent en provenance des Amériques l'accroissement des prix de toutes choses. Il ajoute cependant un troisième paradoxe qui veut que les lettres de change gouvernent le cours des monnaies réelles.

Sa lecture du change par lettres explique qu'on ne peut faire figurer l'analyse de Malynes parmi les esquisses quantitativistes telles que celles proposées par l'école de Salamanque ou, pour la France, par Bodin. En effet, s'il admet qu'il existe une relation entre prix et quantités de monnaie, cette relation est supplantée par celle qui lie changes et prix. «So that even as money doth still remaine the rule for commodities ; so doth Exchange for money, remaine the rule of moneys, and consequently of commodities» (Malynes, 1623, p.15). En cas de désordre monétaire, la *prima causans* est à rechercher sur les marchés cambiaires, qui déterminent l'ensemble des paramètres monétaires. La question est alors pour lui de déterminer ce qui est susceptible de fausser les cours des changes. Son explication repose en grande partie sur les pratiques cambiaires, qu'il étudie en détail, et tout particulièrement sur la forme revêtue par le contrat de change.

Etant donné que les provinces du Nord de l'Europe, et plus spécialement les Pays-Bas, représentent le débouché principal du drap anglais, le papier commercial se négocie abondamment entre Londres et Anvers au XVI^e siècle, puis Amsterdam au XVII^e siècle. Le marché des changes se voit donc largement influencé par les périodes de règlement des achats, lorsque les paiements affluent sur l'une ou l'autre place. Le phénomène est bien connu des marchands et les traités décrivent ces variations saisonnières. Ce n'est pas tant ces phénomènes globaux qui préoccupent Malynes que le rapport qui s'installe entre le bailleur et le preneur à change. Le *preneur (taker)* en change rédige une lettre de change, la vend à un *bailleur (deliverer)* qui lui fournit, après négociation sur le délai et le lieu de remboursement, une somme en espèces. Le bailleur (ou donneur) reçoit donc en échange de la somme qu'il a déboursée un engagement de

⁴ Malynes, 1603, *England's View in the Unmasking of Two Paradoxes. by De Malestroict ; With a replication unto the answer of Maister J. Bodine*, Londres [British Museum : 712.c.I.(I)]. Dans son recueil de 1622, il prétend avoir présenté ce traité devant Henry IV.

paiement à terme dans un autre lieu et dans une autre monnaie (c'est le payeur -ou "tiré"- qui remboursera le bénéficiaire, correspondant du bailleur).

Selon Malynes, les marchands-banquiers dissimulent des opérations usuraires sous le couvert de transactions de change. Le cours des lettres, négociées par les banquiers, est soumis à leurs manipulations qui les écartent de leur *par pro pari* (pair) et désorganisent l'ensemble du commerce anglais. Les bailleurs profitent de leur position et font payer des sommes parfois prohibitives aux preneurs. En fait, le bailleur n'est qu'un créancier et le preneur, son débiteur. En effet, selon Malynes, le marché du change par lettres et celui du crédit sont incontestablement imbriqués. En fait, entre le change et l'usure, «la différence ne réside que dans l'appellation» (Malynes, 1622b, p.230).

Jusqu'au XVI^e siècle, les docteurs moralistes s'interrogent sur la nature de la lettre de change qui, outre un transfert spatial de monnaie, opère un transfert temporel (délai d'acheminement de l'effet de commerce, lié au remboursement : voir Boyer-Xambeu, Deleplace, Gillard, 1986, pp.40-48). Pour Malynes, l'enjeu n'est pas seulement éthique, du fait de la place particulière qu'il assigne au change. Pour lui, les lettres de change constituent la *Publica Mensura* entre chaque pays. Le change est au sommet de la pyramide des décisions successives : il constitue l'élément *actif* de l'économie, alors que les prix et les mouvements d'espèces sont *passifs*. Les écarts au pair contribuent à brouiller l'information contenue dans les cours. En effet, si un taux d'usure est inclus dans la négociation, les cours s'en verront modifiés. La dimension spéculative détourne l'échange monétaire international de son but, qui est de favoriser l'écoulement des marchandises. Les monnaies deviennent elles-mêmes des marchandises dont le prix varie selon le bon vouloir des négociants, alors que leur valeur devrait correspondre à celle décrétée par les gouvernants. L'usure cambiaire est ainsi à bannir car elle fausse les rapports économiques.

L'idée centrale qui traverse l'ensemble des textes de Malynes est la suivante : les marchands, qui utilisent la monnaie des Princes pour leurs activités financières, pervertissent cet instrument et bouleversent l'ensemble de la société. Reprenons les points qui, selon lui, créent par leur enchaînement une situation très néfaste pour l'Angleterre :

- « - la sous-évaluation de la monnaie anglaise dans le change par lettres ;
- le rehaussement des espèces étrangères qui entraîne
- la sortie des espèces anglaises vers l'étranger
- et l'interdiction du mouvement inverse
- enfin, la hausse des prix des importations

- et l'écoulement à vil prix des marchandises exportées.»

(Malynes, 1623, p.68)

La vision des rapports commerciaux internationaux est exclusivement nominale. D'après Malynes, sur les marchés cambiaires, deux temps entrent en collision : par leur recherche du gain à court terme, les spéculateurs sapent non seulement le pouvoir royal, mais distordent les repères économiques. Les «jeunes marchands» -c'est-à-dire ceux qui ont peu de liquidités à engager dans leurs affaires- sont forcés de recourir au crédit cambiaire, se voient écrasés sous le poids des dettes. Lorsque l'échéance des remboursements approche, ils sont alors contraints d'écouler leurs marchandises sur les marchés extérieurs à des prix trop bas. Ainsi, les recettes tirées des ventes à l'extérieur déclinent. Du change (et de l'usure qui y est dissimulée), le raisonnement s'achemine vers les revenus tirés de l'exportation. Puisque le pair correspond à la fois à l'optimum économique et au souci éthique, les manipulations sur les écarts de cotations sont néfastes des deux points de vue. Si l'on y ajoute les manipulations des Hôtels des Monnaies continentaux, les causes de la crise sont identifiées. Cette "théorie conspirationniste", partagée par d'importants conseillers de la couronne, tels que Sanderson ou Maddison, rejette la majorité des problèmes endurés par l'Angleterre sur les banquiers et les souverains européens. Après avoir désigné le chancre (*Canker*) qui mine le commerce, le but de Malynes est de proposer des solutions qui permettraient de l'extirper.

2.2. Les remèdes

Le problème réside dans le fait que l'évaluation privée du change se voit accaparée par quelques compagnies bancaires, qui en fixent le cours. De là, l'ensemble des rapports monétaires, non seulement entre particuliers, mais entre nations se trouve bouleversé. Le remède ne peut se trouver que dans l'intervention publique. Ainsi dans sa *Défense du Libre Commerce*, il propose trente-cinq mesures législatives afin d'encadrer celui-ci. Une mesure déjà adoptée, nommée le *Statute of Employment*, contraint les importateurs étrangers à employer leurs bénéfices dans l'achat de produits anglais -de manière à prévenir l'exportation du numéraire. Une autre solution consisterait à publier des tables officielles des cours de change et à vérifier poids et pureté des espèces. Car «lorsque le change répond aux valeurs véritables de nos monnaies, en accord avec leurs poids et titres intrinsèques, et extrinsèques : elles ne sont jamais exportées»⁵. Malynes se prononce également pour la restauration de la charge de *Royal Exchanger*. Cette charge

⁵ «The Rule therefore (which *Misselden* called a *Precept*) is infallible, that when the exchange doth answer the true values of our moneys, according to their inward weight and fineness, and their outward valuation : they are never exported», Malynes, 1623, p.41.

(*Office of the King's Exchanger*) naît au XIII^e siècle et ne s'éteindra qu'en 1628. En cas de tensions sur la monnaie anglaise, elle est quasi-systématiquement ravivée. L'officier est chargé d'accorder des licences permettant d'exporter les métaux précieux. En fait cette charge peut-être vue comme la volonté «de nationaliser les transactions cambiales» (Tawney, 1925, p.143), de centraliser l'ensemble des opérations entre les mains d'un agent public, aidé de douaniers. Les orfèvres et marchands combattent cette volonté du pouvoir, Misselden, par exemple, rétorque à Malynes qu'il promeut le pire des monopoles. Ce dernier lui répond que le contrôle bénéficierait à tous, et qu'il est donc nécessaire (Misselden, 1623, p.66 ; Malynes, 1623, p.83).

D'après Malynes, donc, la recherche d'intérêts privés peut mener à la désorganisation de tout le système. Il récuse au poids relatifs des importations et des exportations (et donc des offres et demandes de lettres de change) leur influence sur le cours de la livre. Scrutateur infatigable des opérations de change, il néglige pratiquement totalement les conditions générales du commerce entre l'Angleterre et ses partenaires commerciaux. Pour lui, le change est déterminé dans une relation bilatérale dans laquelle les banquiers s'arrogent une place de choix. C'est pourtant son obstination qui obligera ses contradicteurs à affiner leur vision. Représentant d'une vision traditionnelle battue en brèche par les évolutions de la société, Malynes va paradoxalement favoriser l'émergence d'une nouvelle orthodoxie : le mercantilisme.

III UNE «INVENTION EXCELLENTE»⁶

Au tout début du XVII^e siècle, la fin du règne d'Elisabeth coïncide avec la création des grandes compagnies commerciales. Celles-ci sont rendues responsables de la situation dans laquelle se trouve l'Angleterre, puisque les «opérations lointaines sont associées dans l'esprit de beaucoup de gens avec la fuite des métaux précieux, la fraude dans le change des monnaies, et le gaspillage du trésor de l'Angleterre en achats de produits de luxe, toutes pratiques qui enrichissent les marchands en ruinant le pays» (Lecocq, 1994, p. 229). Edward Misselden et Thomas Mun entrent dans le débat afin de défendre leurs compagnies respectives

⁶ «For as a paire of Scales or Ballance, is an Invention to shew us the waight of things [...] so is also this *Ballance of trade*, an excellent and politique Invention, to shew us the difference of waight in the *Commerçe* of one Kingdome with another» Misselden, 1623, p.116 (souligné par nous).

3.1. Le concepteur

Edward Misselden intervient en tant que porte-parole d'une importante compagnie commerciale, celle des *Merchants Adventurers*, qui contrôle les exportations de tissu anglais vers l'Allemagne et les Pays-Bas. Dans un premier pamphlet (1622), il souligne le manque d'espèces et défend le *Free Trade*, de manière à dédouaner sa compagnie des accusations de pratiques monopolistes dont elle fait l'objet. Il attaque par contre la *East-India Company*. Selon lui, pour être efficace, le commerce doit être rigoureusement organisé, et le nombre d'acteurs sévèrement contrôlé⁷. Pour Misselden, la meilleure façon de remédier à la grande disette de numéraire serait de relever le cours officiel de l'argent en Angleterre. L'établissement d'un rapport en faveur de ce métal le ferait affluer. L'argument est largement partagé à l'époque et consiste à pratiquer des surévaluations en représailles à celles mises en œuvre sur le Continent.

Au *Maintenance of Free Trade* de Malynes qui lui est adressé, Misselden répond en 1623 par un second pamphlet, très agressif, intitulé *The Circle of Commerce or the ballance of trade*. Il est employé à cette date à la fois par les *Merchants Adventurers* et par la *East-India Company*, et l'ouvrage concentre ses attaques sur les démonstrations réitérées par Malynes. A partir de citations de celui-ci, Misselden conteste point par point l'opinion qui voit dans les manipulations des changeurs la source de tous les maux de l'économie anglaise. Dans ce second pamphlet, Misselden opte pour une explication de la crise en termes plus directement commerciaux. Contrairement au casuiste qu'est Malynes, il aborde les questions économiques selon un point de vue pragmatique.

Le change comme contrat

Selon Misselden, seuls deux types de transactions cambiaires importent, les transactions personnelles et celles entre royaumes. Les premières s'effectuent d'homme à homme. Elles reposent sur un accord volontaire selon lequel les deux parties s'engagent de manière contractuelle, aussi bien le preneur que le donneur sont sur un pied d'égalité : «*Taking and Delivering, as it is A voluntary Contract, made by the mutuall consent of both parties*», (Misselden, 1623, p.112). Le change par lettres apporte une souplesse au fonctionnement de l'économie : si son cours était déterminé exclusivement par le poids et la pureté, le donneur ne tirerait pas avantage à avancer son argent, et préférerait l'investir dans d'autres domaines : «*there would be no advantage left neither to him that delivereth, nor him that taketh, when mony must bee answered with mony in the same*

⁷ Ainsi l'expression *free trade* ne doit être prise comme une anticipation du libéralisme tel qu'il se développera deux siècles plus tard, mais au contraire comme une défense des privilèges accordés aux grandes compagnies.

intrinsic value» (Misselden, 1623, p.97). Le cours de change "naturel" (le pair) constitue uniquement un repère, mais celui des lettres n'a pas à se calquer dessus. Les deux appartiennent à des domaines distincts.

En effet, les transactions cambiaires, et les opérations de crédit qui leur sont liées, permettent à un nombre croissant d'agents de prendre part au commerce. En l'absence de papier-monnaie, et étant donné l'usage limité des instruments de crédit négociables, la liquidité peut rapidement faire défaut. C'est pourquoi les lettres de change sont nécessaires à l'accomplissement des objectifs des négociants et une réglementation trop stricte des transactions aurait pour effet de contracter le marché («If [the English merchant] forbear to take mony by Exchange, then he can neither buy so much cloth, nor give ready mony for the same as he was wont», Misselden, 1623, p.110).

Le capital est à l'époque essentiellement du capital circulant (salaires, commissions, frais de transport...), la proportion de capital fixe est peu importante. Le cas de "l'industrie" textile illustre bien ce fait : beaucoup d'intermédiaire et d'étapes de transformation, mais une mise de fonds initiale limitée⁸. Ceci explique que le monde des affaires puisse encore s'autofinancer par prêts mutuels. Le marchand demeure pour quelques temps le pourvoyeur de capital «*par excellence*» (Supple, 1959, p.13). La liberté du commerce est essentielle et permet des associations temporaires entre négociants à la recherche de fonds et bailleurs en change. Le fait que des opérations de crédit soient intégrées aux transactions cambiaires n'est donc pour Misselden nullement un mystère, la situation est simplement bénéfique aux commerçants.

Les éléments influant sur le cours des lettres de change sont de trois ordres : «the *price, or course, or rate* of the *Exchange* [...] is thus uncertaine, because it is greater or lesse, according to the circumstances of *time, and place, and persons*. Of *time*, when money is taken by *Exchange* for longer or shorter time. Of *place*, where mony is plentiful or scarce. Of *persons*, when the party taking mony, is of greater or lesse credit, or hath more or lesse need thereof» (Misselden, 1623, p.98). La conjugaison de ces trois données explique que le gain retiré par le donneur ne soit pas certain, et le risque qu'il assume justifie sans conteste une rétribution. Pour Misselden, les variations par rapport au pair sont donc de peu d'importance, les changes sont "passifs". Il contredit la position de Malynes selon laquelle l'ensemble de la structure des prix découle du niveau atteint par la livre sur le marché des changes (Misselden, 1623, p.21). Il récuse donc la

⁸ «The great thing was to turn the penny. The clothier did not invest, he turned his stock. Money invested in the cloth industry passed fluently to the worker and the producer of raw material, to the spinner, weaver, dresser, dyer, grazier and landowner», Hinton, 1955, p.282

place primordiale attribuée au cours de change. Puisque le change personnel ressort de la sphère privée et des relations d'homme à homme, le souverain ne doit pas intervenir dans le déroulement des opérations.

La balance du commerce

Par contre, si le roi se soucie de la santé de son économie, il lui faut connaître les gains ou les pertes enregistrés dans le commerce avec d'autres contrées. L'Angleterre a commencé très tôt, dès le XIV^e siècle, à démanteler ses barrières douanières intérieures ; la faible étendue du royaume, la puissance précoce de la monarchie et, surtout, la prédominance du transport par voies maritimes ont contribué à focaliser l'intérêt sur les frontières extérieures. Pour Misselden, à la périphérie du *Cercle du Commerce*, se trouve donc l'échange entre les négociants des divers pays. Le raisonnement de ces hommes d'affaires est indiscutablement façonné par le développement de la comptabilité à partie double, qui ne se développe véritablement en Angleterre que depuis le début du XVI^e siècle. C'est pourquoi, selon Misselden, le royaume doit procéder de même que le marchand qui détermine l'ensemble des marchandises qu'il possède, aussi bien que ses dettes : après tout, «Leviathan [...] might well keep his accounts like a good merchant» (Wilson, 1967, p.568). La balance du commerce est le centre autour duquel gravitent les échanges : «All the waight of Trade falle's to this *Center*, and come's within the circuit of this *Circle*. This is [...] the beauty, the ornament, the complement, the accomplishment of Commerce» (Misselden, 1623, p.142). Ce concept apparaît ainsi pour la première fois dans un ouvrage imprimé. Misselden présente les deux textes desquels il s'est inspiré. Le premier date du règne d'Edouard III, de 1355⁹, et recense les biens sortis du royaume (laine, cuir, vêtements...) et ceux entrés (cire, vin, lin...) pour laisser apparaître un excédent aussi approximatif qu'important. Les importations représentent une très faible part par rapport à la valeur des biens exportés. Sa seconde source d'inspiration provient d'un tableau dressé pour l'année 1613, qui compare les exportations aux importations telles qu'elles ont été comptabilisées aux douanes. Le tableau montre que «plus a été sorti qu'apporté». L'excédent est pourtant bien moindre. C'est pourquoi Misselden plaide

⁹ Ce qui fera écrire à Malynes : «Misselden a trouvé une balance mangée par les vers», Malynes, 1623, p.56. Malynes conteste le concept de balance commerciale, arguant de la difficulté d'isoler une période de référence et de l'incertitude quant aux données de base : il prend l'exemple de l'arrivée d'un navire de la *East India Company* chargé de marchandises, si la balance est calculée la veille ou le lendemain, les données seront radicalement différentes (Malynes, 1623, p.58). Au mieux, la balance permettra de comptabiliser, mais elle ne résoudra pas les problèmes d'écart par rapport au pair des monnaies. Il accepte le fait qu'en cas de déficit commercial, la différence doive venir en biens ou en monnaies. Ce qu'il importe de tirer au clair, ce sont les raisons de ce déficit.

pour une comptabilisation scrupuleuse et le plus fiable possible («The Collections must be truly made [...] if the one be not Exact, or the other Various : the uncertainty of either, may breed obscurity in both», Misselden, 1623, p.126). Il ne cherche donc pas à s'arroger la paternité de l'instrument d'analyse.

Le souci de Misselden est surtout d'ordre comptable, c'est pourquoi il plaide pour qu'une commission constituée de marchands-experts se réunisse chaque année afin d'établir les comptes de la nation. Son estimation de la balance commerciale anglaise pour les années 1621-1622 montre que les importations ont dépassé les exportations. Il en déduit que ce déficit (*under-balance*) est la cause de la crise commerciale subie. Comme le marchand déficitaire, le royaume doit donc “gagner plus ou dépenser moins”. La prospérité ne peut être retrouvée que si le pays réussit à dégager un excédent commercial (*over-balance*). En effet, en cas de surplus, les *trésors* afflueront de l'extérieur, le royaume s'enrichira. Dans le cas contraire, les métaux précieux fuiront. Le *Statute of Employment*, forçant les marchands étrangers à investir leurs gains en biens nationaux, ou des textes tels que celui sur *La richesse du Royaume Anglais* (en 1549¹⁰) montre que la préoccupation de compenser importations et exportations n'est pas neuve. La question centrale pour Misselden est d'isoler les domaines qui enregistrent des pertes et de mettre en œuvre les politiques permettant d'y remédier. La balance commerciale est donc simplement un outil empirique permettant de peser le poids des marchandises échangées entre l'Angleterre et ses partenaires. En l'absence de données sur la production nationale, la balance du commerce constitue le baromètre qui permet de mesurer la bonne santé de la nation. Thomas Mun va apporter à cet outil une assise doctrinale.

3.2 Le stratège¹¹

Le rapport remis à Jacques I^{er} en mai 1622, rédigé en partie par Malynes, expose la théorie de la sous-évaluation par conspiration et fait allusion à un comité opposé, emmené par Thomas Mun. Celui-ci défend en effet une thèse qui fait du change la résultante des résultats commerciaux enregistrés par l'Angleterre sur les marchés extérieurs.

¹⁰ «nous devons toujours prendre garde de ne pas acheter davantage aux étrangers que nous leur vendons», Smith ou Smythe, 1549, *Discours of the common Weal of this Realm of England*, cité par Braudel, 1979, p.174.

¹¹ Le qualificatif est de Johnson (1937, p.73), qui souligne le contraste existant entre les échanges «venimeux» de Misselden et Malynes au style plus «diplomatique» de Mun.

La richesse provient du commerce extérieur

Thomas Mun est impliqué dans les grandes décisions prises par la Compagnie des Indes Orientales à partir de 1615. Son *Discourse of trade from England unto the East-Indies*, en 1621, a pour but de défendre sa compagnie face aux attaques dont elle est la cible. L'objet de ce pamphlet est d' «indiquer la substance du commerce anglais aux Indes Orientales» (Mun, 1621, p. 251) et de le «laver [...] des imputations lancées contre lui» (Mun, 1621, p. 273). Selon Mun, ce qui est bon pour les Compagnies l'est également pour le royaume. Etant donné que ce commerce est bénéficiaire, il permet d'augmenter la richesse anglaise. Il constate le manque d'argent, mais ne l'attribue évidemment pas au commerce lointain. Il rejoint sur ce point Malynes puisque les causes de cette anémie monétaire seraient à rechercher dans le rehaussement des espèces étrangères, les manœuvres cambiaires («le change est devenu une sorte de commerce pour des gens qui détiennent de grandes quantités de monnaies», Mun, 1621, p.276), le contournement du *Statute of Employment*.

Dès l'année suivante, pourtant, devant la commission réunie pour étudier les causes de la crise, ainsi que dans divers mémoranda, Mun abandonne ces arguments pour élaborer une doctrine qui va influencer la pensée économique jusqu'à Adam Smith. L'outil qui lui permet de développer sa pensée, c'est la balance commerciale. L'ouvrage qui développe sa vision porte un titre explicite : *England's Treasure by Forraign Trade*¹², qui apparaîtra comme le manifeste du mercantilisme anglais. Il est patent que, de par sa construction et ses développements généraux, il se distingue des pamphlets de Malynes et Misselden. Pourtant, il n'en est pas moins le produit de circonstances particulières, c'est-à-dire la profonde crise subie par l'économie anglaise dans les années 1620. Le chapitre le plus long de l'ouvrage vise à répondre aux accusations de Malynes concernant les «exploits des banquiers et des marchands en matière de change» (chapitre XIV). Mun se prévaut de son expérience en Italie pour contredire le fait que les marchands puissent contrôler les cours de change, qui dépendent exclusivement de la quantité de lettres offertes et demandées. Ces volumes découlent eux-mêmes directement des soldes commerciaux dégagés dans les relations avec l'étranger. La cause de la sortie des espèces n'est pas tant à chercher dans le cours dévalué de la monnaie nationale que dans le déficit commercial : «it is not the undervaluing of our money in

¹² La date de parution de l'ouvrage, 1664, ne doit pas abuser. Rédigé pendant la crise des années 1620, il ne sera édité par son fils seulement quarante années plus tard. Il sera réédité de nombreuses fois. A la fin du XIX^e siècle, l'importance de l'ouvrage est reconnue par les éditions MacMillan qui en font le quatrième volume de leurs *Classiques Economiques*, derrière les œuvres de Smith, Ricardo et Malthus.

exchange, but the overballancing of our trade that carrieth away our treasure» (Mun, 1664, p.55).

Mun inverse donc la causalité avancée par Malynes : le change n'est que la résultante des excédents ou déficits commerciaux enregistrés vis-à-vis de chaque pays. Les variations cambiales proviennent exclusivement des quantités de fonds à transférer et des besoins des contractants : «And thus we see still, that the profit and loss upon the Exchange is guided and ruled by the over or under ballance of the several Trades which are Predominant and Active, making the price of Exchange high or low, which is therefore Passive, the contrary whereof is so often repeated by the said *Malynes*» (Mun, 1664, p.66).

En fait, selon Mun, l'Angleterre n'a pas encore atteint le degré d'évolution de l'Italie qui peut se dispenser de l'utilisation des métaux dans la circulation intérieure. Contrairement à ce qui va devenir le *leitmotiv* mercantiliste, l'essentiel n'est pas d'accumuler les métaux dans l'enceinte nationale, mais plutôt de les affecter aux échanges extérieurs. La monnaie ne fait que suivre le commerce : «Que les taux de change soient favorables, défavorables ou au pair, que les princes étrangers surhaussent leur monnaie ou en altèrent la définition légale et que notre roi fasse de même ou conserve, comme c'est présentement le cas, une définition légale constante ; que les monnaies étrangères circulent dans le pays à un taux plus élevé que celui de l'hôtel des monnaies ; que les règlements concernant le travail des étrangers soient appliqués ou abolis ; que les finances soient mal gérées ; que le prince oppresse, les hommes de loi extorquent, les usuriers pillent, les prodigues gaspillent et que les marchands exportent l'argent dont ils ont besoin pour leur commerce et pourtant tout cela n'aura pas d'autres effets sur le commerce que ce qui a été dit dans cet ouvrage. Car les métaux précieux rentreront ou sortiront du pays en raison de l'excédent ou du déficit du commerce avec les étrangers. Et ceci doit être considéré comme un fait nécessaire auquel on ne peut opposer de résistance» (Mun, 1664, pp.118-119, traduit par Steiner, 1992, p.96). Mun ne veut pas tant souligner les avantages à tirer d'une balance favorable qu'opposer une théorie à l'intervention du pouvoir dans les échanges marchands¹³. Alors que la confiance est nécessaire aux relations financières qui s'instaurent, une politique raisonnées des princes s'impose.

¹³ «Mun served the merchants' interest well, however, by offering an elegant theory about long-run trends that could be used to criticize the cavalier action of princes», Appleby, 1978, p. 159.

Fermement opposé au projet de revitalisation de la charge de *Royal Exchanger*, Mun souligne les inconvénients qu'elle ne manquerait pas de créer. Selon lui, c'est justement la législation interdisant l'exportation de métaux précieux hors d'Angleterre qui fait tant chuter le cours de change. En effet, cette interdiction oblige les marchands à avoir recours aux lettres de change, et le mécanisme des points métalliques ne peut fonctionner, le cours de change tombe ainsi à un niveau anormalement bas. De plus, centraliser les opérations de change aurait de fâcheuses conséquences : «it would [...] abridge the Subjects of their just liberty, and utterly overthrow the worthy trade of the *Goldsmiths*» (Mun, 1664, p.77). On l'aura compris, pas plus Misselden que Mun ne sont hostiles aux manipulations des changeurs. En effet, tous deux sont parfaitement conscients du fait qu'à une époque où les dispensateurs du crédit sont également marchands, lorsque les affaires se ralentissent, ces marchands-banquiers auront tendance à récupérer leurs fonds plus rapidement, entraînant ainsi une récession plus grave. En l'absence d'un système financier cohérent, il est illusoire, et même dangereux, de brider les opérations de prêts et d'emprunts. Le commerce extérieur est le seul moyen d'améliorer la situation nationale. L'excédent des exportations permet de recevoir en échange «un matériau indestructible» (Judges, 1939, p.65) à partir duquel croît la monnaie en circulation. Le lien quantitativiste entre l'augmentation de la masse monétaire et la hausse des prix n'est pas noué, l'accroissement se mesure plutôt au niveau des transactions.

Mun, assuré qu'il est de la puissance de son argument, néglige complètement, à partir de 1623, les conditions de monnayage, les opérations spéculatives, l'établissement des valeurs des métaux... S'il renverse la perspective de Malynes, Mun n'offre cependant pas de véritable explication de la cause du déficit de la balance commerciale anglaise. Si elle est à chercher ailleurs que dans les conditions monétaires, on ne la trouve pas non plus dans une politique économique inadaptée (le projet Cockayne). En n'approfondissant pas l'argumentaire de Mun, le courant mercantiliste se condamne à amasser les métaux précieux.

Bien que cette controverse amène d'importantes avancées doctrinales, elle n'a pas de répercussions immédiates en matière de politique économique. Si ces trois auteurs sont qualifiés de "premiers mercantilistes" (Blaug,1991), ils avancent pourtant des arguments dont la portée analytique semble plus pénétrante que leurs répercussions concrètes en termes de politique économique. La controverse s'éteint pendant l'été 1623, alors que le climat économique s'améliore. Le change est réévalué, la monnaie stabilisée et les exportations reprennent. L'établissement de valeurs plus réalistes pour les

monnaies polonaises et allemandes contribue de manière non négligeable au rétablissement de l'économie anglaise. Les derniers feux de la thèse conspirationniste sont projetés à cette occasion et on ne reformulera plus de prescriptions en vue de contrôler le cours des monnaies de façon aussi extrémiste (isolément des conditions générales de l'économie). En 1626, devant la menace d'une revitalisation de la charge de *Royal Exchanger*, la *Goldsmiths Company*, soutenue par une grande partie de la *City*, s'élève contre cette décision et obtient de continuer son commerce sans passer par l'intermédiaire du gouvernement. Devant les risques d'entraves au bon déroulement du commerce anglais, le spectre d'une régulation autoritaire des opérations cambiaires ne sera plus ravivé sous cette forme.

CONCLUSION

Confrontés au désordre monétaire et commercial de leur époque, les trois auteurs présentés ici proposent des solutions divergentes. La volonté de Malynes est de figer le cadre fluctuant des pratiques cambiaires, les lois et coutumes par lesquelles elles sont régies. De là découle son attachement à la centralisation des opérations de change, par le biais du *Royal Exchanger*. Ses préoccupations de légiste et son attention aux échanges extérieurs le placent à la charnière de la scolastique et du mercantilisme. Pour Mun et Misselden, par contre, une nation est avant tout un territoire, ce qu'il vend et ce qu'il achète, d'où l'importance de la frontière. Si l'on reprend l'expression de leur contemporain Antoine de Montchrétien selon laquelle «tout commerce est du dedans ou du dehors» (cité par Steiner, 1992, p.111), nos deux auteurs privilégient clairement les échanges avec le “dehors”. Si ceux-ci sont profitables, il apporteront les espèces nécessaires à la vie économique interne. Plus pragmatiques que Malynes, ils s'intéressent peu au fonctionnement effectif des institutions, et ont toute confiance dans l'ingéniosité des marchands. Pourvu qu'on les laisse opérer à leur guise, ils sauront s'affirmer dans le rapport de forces qui s'instaure *via* les relations commerciales.

A partir du moment où la technique des mutations monétaires (rehaussement ou avilissement, afin d'attirer le métal fin) est rejetée par l'ensemble de l'opinion anglaise, la doctrine de l'excédent de la balance commerciale apparaît comme l'unique moyen d'augmenter la masse monétaire (et les crédits), étant donnée la rigidité d'un système qui ne permet pas l'injection de liquidités en cas de crise. Ainsi, «the theory of the balance of trade became a necessity when the transition [towards a commercial economy] indispensably postulated the increase of the monetary medium of circulation» (Bücher, K, *Die Entstehung des Volkswirtschaft*, 1893, cité par Judges, 1939, p.58). D'ailleurs,

bien que leurs approches divergent sur de nombreux points, symboliquement, ces auteurs se rejoignent sur l'enjeu que représente le développement de la négociabilité des effets de commerce. Si l'on exclut la question de l'usure, Malynes rejoint ses deux contempteurs sur un point décisif. Il souligne en effet l'apport bénéfique qu'auraient sur le commerce deux pratiques en vigueur aux Pays-Bas : «Transferring Bills of debts between man and man, and the payments by assignations» (Malynes, 1623, p.118). La question du crédit est sensible dans l'argumentation des trois hommes et la recherche d'instruments susceptibles d'en assurer une meilleure distribution est cruciale. Dans les pratiques bancaires, l'Angleterre se distinguera d'ailleurs rapidement de ses partenaires européens, ce qui lui permettra d'assurer sa suprématie financière future¹⁴. Ainsi, lorsque l'on retrace la genèse du concept d'excédent de la balance commerciale, il apparaît bien que celui-ci est directement lié au manque de monnaies réelles dont pâtit le royaume anglais, et que cette doctrine reflète une «sagesse pratique» qui fut plus tard dénaturée par des politiques malhabiles.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Appleby, J.O., *Economic Thought and Ideology in Seventeenth-century England*, Princeton University Press, Princeton, 1978.
- Blaug M., *The Early Mercantilists*, Elgar, Brookfield, introduction, 1991, pp.ix-xi.
- Boyer-Xambeu M.T., Deleplace G., Gillard L., *Monnaie privée et pouvoir des princes*, C.N.R.S./Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, 1986.
- Braudel F., *Civilisation Matérielle, Economie et Capitalisme*, tome II, Les jeux de l'échange, A. Colin, Paris, 1979.
- Feavearyear A.E., *The Pound Sterling, A History of English Money*, Oxford University Press, Oxford, 1932.
- Gould J.D., «The Trade Depression of the Early 1620's», *The Economic History Review*, vol.VII, 1954, pp.81-90.

¹⁴ En ce début de XVII^e siècle, ces orfèvres sont en train de développer une nouvelle forme d'activité basée sur l'escompte, plutôt que sur le change, comme l'était celle des marchands-banquiers traditionnels (c.f. de Hoover, 1954). Ainsi, l'activité bancaire tournée vers l'extérieur (*foreign banking*), qui s'appuie sur la négociation des lettres de change se sépare progressivement de l'activité domestique (*domestic banking*), qui comprend le commerce des métaux précieux et l'escompte d'effets de commerce. Ces premières manifestations de l'escompte, amèneront les orfèvres-banquiers à émettre des *promissory notes*, ancêtres des billets de banque. En ceci, les méthodes anglaises anticipent celles qui ne se développeront que plus tardivement sur le Continent.

- Gould J.D., «The Trade Crisis of the Early 1620's and English Economic Thought», *The Journal of Economic History*, vol. 15, 2, 1955, pp.121-133.
- Hinton R.W.K., «The mercantile system in the time of Thomas Mun», *The Economic History Review*, vol.VII, 3, 1955, pp.277-290.
- Johnson E.A.J., «Gerard de Malynes and the Theory of Foreign Exchange», *American Economic Review*, vol.22, 1933, pp.441-455.
- Johnson E.A.J., *Predecessors of Adam Smith*, 1937, rééd. A.M. Kelley, New York, 1965.
- Judges A.V., «The idea of a mercantile State», *Transactions of the Royal Historical Society*, XXI, 1939, pp.41-69.
- Keynes, *Théorie Générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, 1936, rééd Payot, Paris, 1971.
- Lecocq L., introduction au «Discours du Commerce de l'Angleterre aux Indes Orientales», *Cahiers Monnaie et Financement*, 22, 1994, pp.227-232.
- Malynes G., *The Maintenance of Free Trade*, 1622a, Londres, rééd. A.M. Kelley, New York, 1971.
- Malynes G., *Consuetudo vel Lex Mercatoria or The Ancient Law-Merchant*, 1622b, Londres, rééd. Metheglin Press, Phoenix, 1996.
- Malynes G., *The Center of the Circle of Commerce*, 1623, Londres, rééd. A.M. Kelley, Clifton, 1973.
- Misseden E., *Free Trade, or, the Means to make trade flourish*, Londres, 1622.
- Misseden E., *The Circle of Commerce or the Ballance of Trade*, Londres, 1623, rééd. A.M. Kelley, New York, 1971.
- Mun T., «Discours du Commerce de l'Angleterre aux Indes Orientales», 1621, rééd. *Cahiers Monnaie et Financement*, 22, 1994, pp.233-280.
- Mun T., *England's Treasure by Foreign Trade*, Londres, 1664, rééd. Mc Millan, New York, 1895.
- Pandolfi A., *Généalogie et critique de la raison mercantiliste*, L'Harmattan, Paris, 1996.
- Root H.L., *La construction de l'Etat moderne en Europe*, P.U.F., Paris, 1994.
- Roover R. de, «New interpretations of the history of banking», *Cahiers d'Histoire Mondiale*, vol.II, 1, 1954, pp.38-76.
- Shaw W.A., *Histoire de la Monnaie 1252-1894*, Guillaumin, Paris, 1896.
- Steiner P., «Circuits, monnaie et balance du commerce», in *Nouvelle Histoire de la Pensée Economique*, tome I, A. Béraud, G. Faccarello édés, La Découverte, Paris, pp.111-121, 1992.
- Supple B.E., «Currency and Commerce in the Early Seventeenth Century», *The Economic History Review*, vol.10-11, 1957, pp.239-255.
- Supple B.E., *Commercial Crisis and Change in England 1600-1642*, Cambridge University Press, Cambridge, 1959.
- Tawney R.H., 1925, introduction au *Discourse upon usury* de Thomas Wilson, 1572, Londres, rééd A.M. Kelley, New York, 1965, pp.1-172.

Wilson C., «Trade, Society and the State», in *Cambridge Economic History of Europe*, vol. IV, Cambridge University Press, Cambridge, pp.487-575, 1967.